

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 25 (1887)
Heft: 41

Artikel: La trista fin d'on fretâi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-189984>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 03.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

avons-nous le temps de nous en souvenir, tant les choses d'aujourd'hui vont vite et absorbent la vie.

Le jour où l'on « faisait le fromage » était du reste une petite fête pour la famille. La maman faisait goûter son beurre frais à ses voisines, préparait de larges tartines pour les enfants, envoyait du petit-lait rafraîchissant à quelque malade, et des soupières de laitage, mélangé de séré (*laitia*), aux pauvres du voisinage.

Parfois le fromager mettait tout son savoir à transformer une *matole* en pyramide surmontée d'ornements obtenus en faisant passer du beurre à travers les mailles d'un filet. C'était cette espèce de pièce montée qu'on plaçait avec orgueil au milieu de la table, pour le goûter du dimanche, ou les jours de fête ou de baptême.

En quittant la laiterie de l'exposition, nous retrouvâmes les paysans dont nous avons parlé, et qui se dirigeaient vers la halle des machines et instruments agricoles. L'un d'eux, apercevant une de leurs connaissances, lui cria :

— Bonjour, mossieu l'assesseur, comment va la santé ?

— Pas mal, merci ; où allez-vous comme ça ?

— Eh bien, nous allons donner un coup d'œil aux outils oratoires.

Nous terminons par la citation de quelques lignes glanées dans le numéro du *Démocrate* du 14 septembre, qui dit :

« Quelques accidents se sont produits à la cantine de fête. Le plus grave est celui dont un domestique d'écurie a été la victime. Le pauvre garçon a reçu dans la cuisse un coup de corne d'une des bêtes confiées à ses soins. »

Nous n'aurions jamais supposé que les bêtes à cornes fussent admises à la cantine.

(A suivre.)

L. M.

La trista fin d'on fretâi.

Sè passè dâi z'affèrès dein stu mondo que sariont bin moléjès à crairè se n'étiiont pas contâiès pè dâi dzeins dè sorta. L'est dinsè que y'ein a bin que ne volliont pas que sâi verè qu'on corbé aussè pu s'aguelhî à fin coutset de 'na noyire avoué onna toma que l'avâi robâ pè la fretéri d'Épalindzo. Eh bin, demandâ pi à monsu Favrat ! que mémameint cein sè tràovè dein lè làivro qu'on fâ recordâ ài z'einfants pè lè z'écoulès. C'est assebin coumeint cé tsachâo qu'avâi perdu la pierra dè son pétâiru et que sè baillâ on pétâ su lo ge po fèrè épèluâ, que cein mette lo fû dein lo bassinet et que dâo mémo coup l'esteminâ onna làivra, dou pédri, onna croubeliounâ dè bécassès, sein comptâ onna racliâie dè moineaux et dè verdâirès : Y'ein a que font lè z'incrédulo.

Eh bin, tot cein n'est portant onco rein à coté dè cé malheu qu'est arrevâ dein lo canton dè Fribor à n'on pourro fretâi que volliâvè fèrè se n'ovradzo, que cein est contâ pè on citoyein dè pè Mordze, que n'est pas moo dè la première, l'est bin verè ; mâ qu'ein arâi-te dè plie dè derè dâi dzanliès !

Lâi a dein lo canton dè Fribor, se desâi cé lulu, on gran domaino iô y'a tant dè vatsès, et dâi bounès, que n'ont ni prâo pliace et ni prâo baignolets po

mettrè tot lào lacé, et que l'ont dû crozâ on étang ein cimeint po lâi vouedi la traita. Ora, po éqramâ, l'ont du fèrè fèrè onna liquietta, kâ peinsâ-vo vâi ! on étang ! n'ia pas moïan dè tot éqramâ du su lo reboo. Adon on dzo que lo fretâi s'étâi imbarquâ avoué la potse et on seillon po mettrè la cranma, ye fe fèrè, ne sé pas coumeint, onna tôla brelantchâ ào naviot, que lo pourro bougro betetiulâ, tot vetu, dein lo lacé. Ora, ne sé pas se lo compagnon savâi nadzi, oï ào na ; mâ tantiâ que lâi restâ bo et bin, et diabe lo pas qu'on lo ve ressailli dè per lé dedein. Et n'est pas tot : sédè-vo iô on a trovâ lo coo dè cé pourro fretâi ?

— Ao fond de l'étang, bin su, se desiront lè dzeins à quoui lo gaillâ dè Mordze contâvè l'affèrè.

— Ao ouai ! que na ! se fâ lo lulu, et l'est cein que y'a dè pe tristo.

— Et iô l'a-t-on trovâ ?

— Dein la drâtse,.... ein fondeint lo bùro !

UN ROMAN AU COLLÈGE

VII

Ce soir-là, chacun menait de front ses devoirs pour la classe et les divertissements qui lui étaient chers : l'un soignait ses vers à soie dont quelques-uns filaient déjà des cocons aux encoignures intérieures des pupitres ; l'autre surveillait sa popote mijotant dans une casserole de poupée enlevée à sa sœur ; l'ustensile de ménage reposait sur le trou de l'encrier mis à vide : au-dessous, dans l'intérieur du pupitre, une petite lampe à huile chauffait la cuisine ; un échafaudage de livres, habilement disposés au dehors, la protégeait contre l'œil du pion qui, du reste, était plongé tout entier dans la lecture de *Joseph Balsamo*. Plusieurs élèves, à son exemple, dégustaient dans leur coin des livres défendus. Martin, placé, comme je l'ai dit, vis-à-vis de moi, venait de m'envoyer à travers l'étude le signal convenu pour la transmission d'un télégramme, lorsque la porte s'ouvrit tout à coup et donna passage à M. Pichard.

Il arrivait grave et sévère, accompagné du professeur de huitième qui couchait dans l'établissement. Les ragôts, les vers à soie et les romans disparurent en un clin d'œil au fond des pupitres. Zéphirin, qui ne se tenait jamais tranquille, était en ce moment accroupi sur son pupitre, en train de faire le singe, gesticulant et tirant la langue avec toutes sortes de grimaces pour exciter le rire de ses camarades.

L'entrée foudroyante du principal lui fit perdre l'équilibre et il décrivit en arrière une culbute aussi rapide qu'inopinée ; mais, comme il était élastique, sa tête porta sur le banc et, après avoir parcouru le demi-cercle, ses pieds se retrouvèrent à peu près à terre, sans savoir comment. Le professeur de huitième alla lui frotter les oreilles par autorisation spéciale des parents et M. Pichard lança un regard indigné au maître d'étude qui exerçait si singulièrement la surveillance.

— Tout le monde hors des bancs, dit-il d'un ton bref, et que chacun se tienne le dos au mur ; quiconque sera surpris s'approchant des tables sera chassé du collège.

Aussitôt il commença l'inspection des pupitres ; ce fut une raffe impitoyable et une consternation universelle. Casseroles, quartiers de pommes de terre, fragments de côtelettes de mouton, beurre pour la friture, hannetons, vers à soie, romans, tout fut frappé de saisie ; il fallut sonner le domestique et le faire venir avec un grand panier d'osier pour tout recevoir.

A la troisième table, en examinant un pupitre contigu